

UN MICROCOSME CARCÉRAL À L'IMAGE DE L'EMPIRE OTTOMAN
DANS LES *LOISIRS DE PHILOTHÉE* DE NICOLAS MAVROCORDATOS

JACQUES BOUCHARD
(Université de Montréal)

The following article is a new perusal by the very editor of Nicholas Mavrocodatos' novel *Philotheus' leisure*. Under this new consideration looking at a carceral universe the novel reveals a double aim: on a first place to highlight the matchlessness of Istanbul, a world capital in one of its glorious epochs, that of the Tulips. It was a cosmopolitan city in which lived English, French, Italians, Jews, and prisoners of many other nationalities. On the other hand the book, written while its author was a prisoner in Transylvania seems to explore the possibility of a «philosophical novel». Observing the behaviour of people forced to reclusion its main character broods on the fragility of human nature, on destiny underlining each individual's strong and weak points.

Keywords: 18th cent., novel, carceral universe, multi-ethnic microcosm.

μνήμη Λουκίας Δρούλια

Il y a exactement trois siècles cette année, en 1719, le voïvode Nicolas Mavrocordatos, alors de nouveau prince de Valachie, offrait à la bibliothèque du roi de France un manuscrit soigneusement calligraphié d'un texte de sa composition intitulé *Φιλοθέου Πάρεργα*¹. L'ouvrage fit l'objet d'une correspondance entre les bibliothécaires l'abbé Jean-Paul Bignon et l'helléniste Jean Boivin, dit le Cadet, qui en résuma le contenu². Les deux érudits convinrent qu'il s'agissait d'une « espèce de roman ».

En dépit de l'intérêt évident de ce récit romanesque pour l'époque – rappelons que l'histoire et l'intrigue se passent vers 1715 à Istanbul sous le règne d'Ahmet III – ce n'est qu'en 1800, que le diacre Grégoire Constantas publia à Vienne le manuscrit aujourd'hui conservé à Miliès, dans le Pélion.

Sur les conseils du regretté Constantin Dimaras, qui, le premier, avait attiré l'attention des spécialistes sur ce texte important de l'Aube des Lumières, je me

* Je remercie vivement les spécialistes de la littérature française des XVII^e et XVIII^e siècles Luba Markovskaia et Alex Bellemare dont les travaux m'ont été source d'inspiration.

¹ H. Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris, Alphonse Picard, t. 2, 1888, p. 196.

² Γιώργος Κεχαγιόγλου, «Η πρώτη, και ουσιαστικότερη, συνοπτική παρουσίαση των *Φιλοθέου Παρέργων* του Ν. Μαυροκορδάτου (2.8.1719)», *Ελληνικά*, t. 49, 1999, p. 305–316. Corrections : Jacques Bouchard, «La première présentation des *Loisirs de Philothée* par Boivin le Cadet (2.8.1719)», *Ελληνικά*, t. 54, 2004, p. 350–352.

suis mis en frais de procurer au public savant une édition critique fondée sur la comparaison d'une douzaine de manuscrits ; j'ai publié cette co-édition à Athènes et à Montréal en 1989, accompagnée d'une introduction, de notes et d'une traduction française, et précédée d'un avant-propos de Dimaras, sous le titre des *Loisirs de Philothée*.³

Ce roman est rédigé en « grec littéral », une élégante *koinè* sans archaïsmes, qui décrit la société stambouliote de l'Époque des Tulipes et de l'Aube des Lumières. Depuis mon édition critique de 1989, *Les Loisirs de Philothée* ont été traduits en roumain par Claudiu Sfirschi-Lăudat en 2015, en grec moderne par Dionysios Hatzopoulos en 2017 et, en juin 2019, en turc par Ekin Dedeoğlu.

Cette « première tentative de rédaction romanesque des lettres néo-helléniques », comme l'écrit Dimaras⁴, comporte une grande variété de thèmes et de personnages, réels ou fictifs, que j'ai eu maintes fois l'occasion d'analyser au cours de ces dernières années. Je voudrais aujourd'hui vous entretenir d'un sujet aussi inédit que pertinent : le milieu carcéral d'Istanbul décrit comme un microcosme multiethnique représentatif de l'Empire ottoman, et aussi comme une galerie de comportements d'individus contraints à la réclusion.

L'histoire commence à la place de l'Hippodrome de Constantinople, At Meydanı: des Grecs de la capitale surprennent des étrangers qui prestement s'esquivent, ils les prennent en filature et les abordent. Le narrateur, la *subjectivité première*⁵ de ce roman, a peut-être pour nom Philothée, qui n'apparaît que dans le titre. Un dialogue s'amorce ; un ami survient, Jacob, un dönme originaire de Smyrne,⁶ qui invite tout le monde dans son domaine situé non loin de là. Cette compagnie discute de divers sujets avec les étrangers. Alors que le narrateur et ses amis étaient occupés à converser, des limiers ottomans, munis d'un mandat d'arrêt, font irruption chez Jacob, s'emparent de l'un des étrangers et l'emmènent de force dans une prison. L'auteur ne décrit pas la prison en question ; il utilise en grec les mots δεσμοτήριον et εἰρκτή. S'agit-il d'une simple prison, d'un cachot, d'un pénitencier, du bagne ? Il semble improbable qu'il s'agisse de la célèbre prison de Yedikule, où étaient incarcérés les personnages importants, commis de l'État en disgrâce ou princes déchus, comme le fut Constantin Brâncoveanu et ses fils, exécutés le 15 août 1714 (ancien style). Force est de constater que les autres détenus, comme on le verra, ont plus d'accointance avec la pègre ou les détenus de droit commun. Il s'agit peut-être bien du fameux bagne situé à Kasimpaşa, sur la rive nord de la Corne d'Or, non loin de Galata et de Péra. De ce bagne, Robert

³ Nicolas Mavrocordatos, *Les Loisirs de Philothée*, Texte établi, traduit et commenté par Jacques Bouchard, Avant-propos de C. Th. Dimaras, Athènes – Montréal, Association pour l'étude des Lumières en Grèce – Les Presses de l'Université de Montréal, 1989. [LPh]

⁴ C. Th. Dimaras, *Νεοελληνικός Διαφωτισμός*, Athènes, Ermis, ³1983, p. 265.

⁵ Selon l'expression de Jean-Paul Sartre. Cf. R. Bourneuf et R. Ouellet, *L'univers du roman*, Paris, P.U.F., [ca 1972], p. 89.

⁶ Voir J.M. Landau, « Dönme », in *Dictionnaire de l'Empire ottoman*, direction de F. Georgeon, N. Vatin, G. Veinstein, Paris, Fayard, 2015, p. 371–372. Nicolas Mavrocordatos connaît sûrement l'histoire de Sabbataï Tsevi (1626–1676) originaire de Smyrne.

Mantran rapporte que « de nombreuses descriptions ont été faites par les voyageurs occidentaux, mais par ouï-dire ou d'après des témoignages d'anciens bagnards ; il s'en dégage une impression concordante d'horreur ».⁷

Ce qui milite en faveur de cette hypothèse, c'est que le narrateur et Jacob montent sur un petit bateau à voile, traversent la Corne d'Or, passent en face à Galata, pour visiter des amis, probablement à Péra. Ils y trouvent un cercle très animé de visiteurs de diverses nations. On y discute jusqu'à la nuit. Le lendemain matin, l'étranger appréhendé la veille, du nom de Corneille, fait parvenir à Jacob un billet et le prie instamment de venir le délivrer. Jacob et le narrateur se rendent donc à la prison où ils trouvent Corneille dans un état de profonde détresse : face contre terre, il geint et pleure en se frappant la poitrine. Le lecteur connaît déjà la vie mouvementée du personnage, puisque Corneille a raconté à ses nouveaux amis Stambouliotes rencontrés la veille à l'Hippodrome sa tragique destinée : Chypriote, de noble extrace, il raconte comment le sort s'est acharné contre lui et sa famille. Ballottés de Corfou à Cythère, ils tombent ensuite entre les mains de pirates qui les vendent en Égypte à un chrétien. Mais la peste ravit à Corneille ses parents et son maître. La veuve de celui-ci jeta alors son dévolu sur Corneille qui dut échapper à cette nouvelle aventure, on ne sait comment, puisque le narrateur le retrouve à Constantinople. Or, ce voyageur déambulait doublement déguisé : les flâneurs de l'Hippodrome avaient aperçu un étranger habillé à la persane qui conversait en italien avec ses comparses, et non en grec. Le sort de Corneille constitue l'intrigue de ce roman,⁸ car l'auteur ne nous renseigne ni sur les raisons de son incarcération, ni sur l'issue de celle-ci. Le désespoir funeste de Corneille s'explique par la série de malheurs qui se sont abattus sur lui, mais aussi éventuellement par le sentiment qu'un sort injuste s'acharne contre lui. Il se sent traqué, réduit à vivre sous une fausse identité, peut-être parce qu'il est recherché en tant qu'esclave fugitif. On ne sait pas non plus comment la milice ottomane a fini par le dénicher chez Jacob, un converti à l'islam apprécié des notables ottomans.

Pendant que Corneille confie quelque secret à l'oreille de Jacob, notre narrateur s'approche d'un prisonnier ottoman qui semble accepter son sort de gaieté de cœur. C'est un exemple-type de ce que la professeure Luba Markovskaia appelle la « prison heureuse au siècle des Lumières ».⁹ Depuis les dix mois qu'il est incarcéré, le jovial ottoman dissipe son ennui en se faisant mémorialiste des autres détenus. Comme le rappelle judicieusement le dix-huitiémiste Alex Bellemare : « Les récits de prison concernent moins le pur témoignage – si cela existe seulement – qu'ils

⁷ Robert Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Essai d'histoire institutionnelle, économique et sociale*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1962, p. 72. Voir aussi : Fariba Zarinebaf, *Crime & Punishment in Istanbul 1700–1800*, Berkeley, University of California Press, 2010, p. 169–171.

⁸ Voir Nikos Mavrelas, « Το αιγυπτιακό στοιχείο και η "αστυνομική" πλοκή σε προδρομική μορφή : Φιλοθέου Πάρεργα (1716) του Ν. Μαυροκορδάτου. Μια πρώτη περιγραφή », *Moméntum*, τεύχος 1, hiver 2013, p. 18–26.

⁹ Luba Markovskaia, *La conquête du for privé : récit de soi et prison heureuse au siècle des Lumières*, Paris, Garnier, 2019.

n'informent du pouvoir pragmatique de l'écriture ». ¹⁰ L'heureux Ottoman passe sous silence les raisons de son propre internement, mais offre gracieusement au narrateur ses notes sur ses compagnons d'infortune, que le narrateur s'empresse de traduire en grec littéral. Et le mémorialiste ottoman d'ajouter : « Parmi les détenus, les uns sont bien aises d'avoir été allégés de leur liberté antérieure ; d'autres ont expié leurs délits et sont passés dans l'Autre monde ; d'autres sont encore incarcérés : les uns geignent, certains gardent le sourire. » ¹¹

Le premier prisonnier, du nom d'Ismaël, est un mafieux invétéré d'une soixantaine d'années, qui en tant qu'écrivain public s'emploie à vicier des procès, quand il ne sombre pas dans des excès de toute sorte : ripaille, beuverie, éclats de fou rire, puis profond sommeil. Il dirige ses entreprises criminelles depuis la prison. Il finit par suborner son geôlier, sortir de prison, et continuer de tramer des affaires illicites de plus belle en toute liberté. Le narrateur précise pourtant que le gouverneur ottoman est un homme honnête qui s'est fait berner. ¹²

Le second est un Égyptien, nommé Mélik, un itinérant qui pratique l'alchimie et la contrefaçon de la monnaie impériale. ¹³ Son complice juif l'a dénoncé et fait jeter en prison. Or, même incarcéré, l'Égyptien réussit par sa faconde à convaincre bien des gens de qualité à lui faire des présents, leur promettant de transformer un vil métal en or. Voilà cinq mois qu'il mène une vie fastueuse en prison plutôt que de vivre mort de peur dans un sombre atelier d'alchimiste. ¹⁴

Le troisième est un Juif qui a embrassé l'islam. Il pratique la médecine sans autres connaissances que celles du Talmud. Charlatan ambulante, il prétend soigner l'impuissance des vieux barbons ou l'infertilité des jeunes épouses, se fait entremetteur auprès de jeunes galants ou d'épouses infidèles, et enfin pratique aussi l'avortement. Ce dernier crime l'a fait condamner : sous la torture, il a tout avoué. « L'aveu, écrit Michel Foucault, acte du sujet criminel, responsable et parlant, c'est la pièce complémentaire d'une information écrite et secrète ». ¹⁵ Et le narrateur du roman d'ajouter : « En vertu d'une stipulation tout à fait juste des lois, on lui enleva la vie par strangulation ». ¹⁶ Cette opinion favorable à propos de la justice ottomane est probablement celle de l'auteur du roman, puisqu'il compare certaines idées du charlatan talmudiste aux théories du philosophe anglais Hobbes, concernant l'immortalité des grands hommes.

Le dernier cas rapporté est celui de Joseph, originaire de Tripoli de Syrie. Il était trésorier d'un vizir qui, victime d'envieux, fut accusé de prévarication,

¹⁰ Alex Bellemare, « Sociabilités carcérales : la représentation de la prison chez Cyrano et Dassoucy », dans Sophie Abdala et al., *La sociabilité du solitaire : pratiques et discours de l'intimité, de l'exclusion et du secret à l'époque moderne*, Paris, Hermann, 2016, p. 10.

¹¹ LPh, p. 157. Les citations traduites en français sont extraites de mon édition de 1989.

¹² *Ibid.*, p. 157–161.

¹³ Fariba Zarinebaf, *op. cit.*, p. 81–82.

¹⁴ LPh, p. 161–163.

¹⁵ Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 48.

¹⁶ LPh, p. 163–165. Nicolas Mavrocordatos est particulièrement sévère envers les Juifs : voir Jacques Bouchard, « L'intolérance religieuse dans *Les Loisirs de Philothée* », *Eighteenth-Century Fiction*, vol. 15, no 3–4, April–July 2003, 729–735.

destitué de sa charge, dépouillé de ses biens et exécuté. Le trésorier fut emprisonné à son tour, il y a trois mois. Malgré les efforts de personnes influentes auprès du Sultan, le prisonnier croupit dans sa cellule, désespère, s'abandonne à son chagrin, se morfond abîmé dans une profonde mélancolie. Il s'est isolé des autres détenus, ajoute foi aux superstitions et à ses chimères, ressasse des pécadilles de jeunesse, interprète tout bruit équivoque comme un signe funeste : bref, il sombre irrémédiablement dans la folie. On peut craindre qu'il mette fin à ses jours. Son cas est pathétique, car le détenu s'estime innocent, mais dans l'incapacité de prouver son innocence. Citons une fois encore Michel Foucault qui écrit : « Placée sous le signe de toutes les déraisons mineures, la folie se trouve rattachée à une expérience éthique, et à une valorisation morale de la raison. »¹⁷. L'auteur des *Loisirs* commente ailleurs cette attitude du personnage : « l'âme superstitieuse supprime ici-bas l'espérance, cette véritable ancre de salut, en s'imprégnant soi-même et en imprégnant ses proches de vaines craintes et d'une insupportable tristesse ».¹⁸

L'auteur du roman expose le casier judiciaire de divers détenus du Grand Seigneur, qui manifestent l'étendue de son empire : un Ottoman, un Chypriote, un Dönme, un Syrien, un Égyptien et un Juif. L'image qui ressort de cette galerie plus imaginaire que réelle peut-être, s'avère plutôt favorable au système de justice ottoman. Mavrocordatos fait l'éloge du sultan Ahmet III comme étant le pendant oriental de Louis XIV, un monarque idéal, sévère, mais juste.¹⁹ Il critique vertement par ailleurs certaines pratiques de ses amis ottomans, par exemple lorsqu'ils vénèrent la folie comme ayant une origine divine.²⁰

L'auteur a incorporé dans sa structure romanesque des biographies de philosophes, comme celles de Thalès et de Solon. Il déclare s'intéresser vivement à la manière de vivre et surtout de mourir des Anciens.²¹ Parmi ceux-ci, l'auteur accorde une place importante à la figure paradigmatique de Socrate dans sa prison.²²

L'autre mention de la prison concerne la femme ottomane : l'auteur prône la liberté de l'épouse dans le cadre du respect et de la confiance. Il écrit : « Il est vrai que les femmes estiment peu intelligents les hommes qui croient que la jalousie peut être la gardienne de la vertu. Donc un homme sensé ne doit absolument pas garder son épouse sous étroite surveillance au fin fond de la maison. [...] Mais celles qui sont renfermées comme dans une prison, ballottées qu'elles sont entre les tourments et les dangers permanents, elles essuient la plupart du temps un naufrage pour ce qui est de leur honnêteté. »²³ Peut-être l'auteur, qui possédait le théâtre de

¹⁷ Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972, p. 176.

¹⁸ LPh, p. 183.

¹⁹ Voir Nicole-Ferrier-Caverivière, *Le Grand Roi à l'aube des Lumières 1715–1751*, Paris, P.U.F., 1985. Cf. LPh, p. 79–87 : éloge d'Ahmet III.

²⁰ Jacques Bouchard, « Sagesse et folie dans l'œuvre de Nicolas Mavrocordatos », *Revue des études sud-est européennes*, XXI, 1983, no. 2 (avril–juin), p. 107–116.

²¹ LPh., p. 124–125.

²² *Ibid.*, p. 118.

²³ *Ibid.*, p. 151.

Molière,²⁴ s'est-il souvenu des vers de *L'École des maris* (1661). La sage Lisette s'exclame :

« Sommes-nous chez les Turcs, pour renfermer les femmes ? » (vers 144) Et Ariste d'ajouter :

« Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté ;
On le retient fort mal par tant d'austérité ;
Et les soins défiants, les verrous et les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes et des filles :
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la sévérité que nous leur faisons voir. » (vers 165–170)

On peut penser que cette « espèce de roman » présente effectivement une structure plutôt lâche et maladroite ; mais le roman de Nicolas Mavrocordatos précède les chefs-d'œuvres classiques du genre ; il est contemporain, pour ce qui est de la rédaction, des *Lettres persanes* de Montesquieu, parues en 1721.

En terminant, je voudrais citer l'opinion de Jacques Berchtold, tirée de son ouvrage très suggestif intitulé *Les prisons du roman (XVII^e–XVIII^e siècle)* et qui résume bien l'entreprise que je me suis fixée en instruisant brièvement les vies, les faits et gestes (βίος και πολιτεία) de détenus de prison, à Istanbul en 1715, sûrement une création littéraire, plutôt qu'objective réalité. Berchtold écrit : « Nous prenons la prison, telle qu'elle se présente de façon menaçante dans l'histoire, comme un dénominateur commun [...] ; notre projet consiste à observer, dans un certain nombre de cas, comment le séjour en prison devient un objet de représentations romanesques. Nos analyses concernent bien moins, en fin de compte, une systématique de la description de l'espace carcéral, que l'exposé de *relations de l'homme à l'emprisonnement* et à un lieu effrayant dont il est demandé à chacun (innocent ou coupable) de se sentir menacé ; ou encore la description des effets remarquables d'un tel séjour sur le comportement subséquent d'un individu ».²⁵

La littérature universelle a retenu les noms de nombreux écrivains qui ont connu l'incarcération, depuis Michel Glykas (1125–1204), Stephanos Sachlikis (1331–1403) et Leonardos Dellaportas (1330–1420), François Villon (1431–post 1463) et Clément Marot (1496–1544), Théophile de Viau (1590–1626) et Cyrano de Bergerac (1619–1655), Machiavel (1469–1527) et Cervantes (1547–1616), Thomas More (1478–1535), Francis Bacon (1561–1626), madame Guyon (1648–1717) et le jeune Voltaire (1694–1778) à la Bastille.

Le thème de la prison deviendra dans la seconde moitié du XVIII^e siècle un *topos* littéraire avec, pour héros par excellence, Casanova (1725–1798), et surtout le marquis de Sade (1740–1814).

²⁴ Le théâtre de Molière ; voir Cornelia Papacostea-Danielopolu, « Préoccupations livresques de Scarlat Mavrocordat dans un manuscrit de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine », *Revue des Études Sud-Est Européennes* 28, 1990, p. 34.

²⁵ Jacques Berchtold, *Les prisons du roman (XVII^e–XVIII^e siècle). Lectures plurielles et intertextuelles de « Guzman d'Alfarache » à « Jacques le fataliste »*, Genève, Droz, p. 18.

Pour ce qui est de Nicolas Mavrocordatos, son originalité, c'est d'avoir imaginé dès les années 1716–1719 « une espèce de roman » qui incorpore des narrations au second degré où les biographies de philosophes alternent avec celles de pensionnaires fictifs d'une prison ottomane.

L'auteur semble s'être fixé un double but en composant son récit : d'illustrer certes l'excellence d'Istanbul, une capitale mondiale à une période fastueuse de son histoire, l'Époque des Tulipes, la Ville où converge une foule d'étrangers, Anglais, Français, Italien, Juif, en plus des prisonniers mentionnés qui proviennent des diverses parties de l'empire. Mais aussi de proposer une espèce de « roman philosophique » : sensible à la précarité de l'existence – il écrit son roman de 1716 à 1718 alors qu'il est lui-même prisonnier en Transylvanie –, le Phanariote réfléchit à haute voix par le biais de ses personnages à la fragilité de la condition humaine, au destin de chaque être, grands et manants, sages et truands. Il scrute le for intérieur de personnages réels ou fictifs, et expose « le point fort et le point faible de l'âme de chacun, en résumé, leur aspect entier, leur caractère et surtout leur trépas. »²⁶

Éditions des *Loisirs de Philothée* :

Φιλοθέου Πάρεργα. Νῦν πρῶτον τυπωθέντα. Ἐν Βιέννῃ τῆς Ἀουστρίας. Παρὰ τῷ Φράντζ Ἀντωνίῳ Σχραιίμβλ. 1800.

Nicolas Mavrocordatos, *Les Loisirs de Philothée*, Texte établi, traduit et commenté par Jacques Bouchard, Avant-propos de C.Th. Dimaras, Athènes – Montréal, Association pour l'étude des Lumières en Grèce – Les Presses de l'Université de Montréal, 1989.

Nicolae Mavrocordat, *Răgazurile lui Filotheos*, Text, introducere, note și indice : Jacques Bouchard. Cuvânt-înainte : K. Th. Dimaras. Traducere din greacă și franceză, note suplimentare și bibliografie : Claudiu Sfirschi-Lăudat, București, Editura Omonia, 2015.

Νικόλαος Μαυροκορδάτος, *Φιλοθέου Πάρεργα*, Κριτικό κείμενο, εισαγωγή και σχόλια Jacques Bouchard. Πρόλογος Κ. Θ. Δημαράς. Μετάφραση από τα γαλλικά, μεταγλώττιση του ελληνικού κειμένου Διονύσιος Χατζόπουλος, Αθήνα, Δήμος Φιλοθέης-Ψυχικού – Ενορία Ιερού Ναού Αγίου Γεωργίου Νέου Ψυχικού, 2017.

Nikolaos Mavrokordatos, *Philothei Parerga, Bir Allahseverin Meşgaleleri*, Çeviri & Notlar : Ekin Dedeoğlu. Sunuş : Jacques Bouchard, İstanbul, İstos yayın, 2019.

Nicolas Mavrocordatos, *Les Loisirs de Philothée, Roman grec 1719*, Texte grec, traduction française et notes Jacques Bouchard, Centre d'Etudes néo-helléniques de l'Université de Montréal, 2021.

²⁶ LPh, p. 125.

